

Cerisy, décembre 2019

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Permettez-nous de vous adresser, comme membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, un **compte-rendu** des **colloques de Cerisy 2019**, précédé par des nouvelles de nos **publications récentes** et suivi de quelques **indications importantes**.

Notre programme 2020 se trouve, sous une forme abrégée, en pièce jointe. Une version plus détaillée est progressivement mise en ligne sur notre **nouveau site internet** (cerisy-colloques.fr) en cours d'aménagement où il est possible, d'ores et déjà, de la consulter.

S'agissant des **publications**, voici la liste des ouvrages parus depuis décembre dernier. Dans le domaine de la **littérature** : *Espaces et littératures des Amériques* (PU de Laval et Hermann), *Marguerite Duras* (Classiques Garnier), *Le format court* (Classiques Garnier), *Jacques Prévert, détonations poétiques* (Classiques Garnier), *Francis Ponge, ateliers contemporains* (Classiques Garnier), *Victor Segalen* (Hermann); en **philosophie** : *Agencer les multiplicités avec Deleuze* (Hermann), *La Philosophie non-standard de François Laruelle* (Classiques Garnier), *Morale et cognition* (PU de Paris Nanterre), *Psychoanalyse et cinéma* (Hermann), *Simone Weil, réception et transposition* (Classiques Garnier); en **sciences politiques et sociales** : *L'alternative du commun* (Hermann), *Cartes d'identités. L'espace au singulier* (Hermann), *Les cimetières : que vont-ils devenir ?* (Hermann), *Écologies de l'attention et archéologie des media* (UGA Éditions), *Management des situations extrêmes* et sa version anglaise *Management of extremes situations* (ISTE Éditions), *Le travail en mouvement* (Presses des Mines); dans le domaine du **cinéma** : *Jean Grémillon et les quatre éléments* (Septentrion), *Psychoanalyse et cinéma* (Hermann); et pour l'**histoire normande** : *L'abbaye de Savigny (1112-2012)* (PU de Rennes). Signalons aussi la parution chez Hermann de deux ouvrages issus de travaux conduits à Cerisy : *Les pauvres sont nos maîtres* par David Jousset, Bruno Tardieu et Jean Tonglet, faisant suite au colloque de 2017 "Ce que la misère nous donne à repenser, avec Joseph Wresinski"; *Tous Volontaires au Monde, jardiniers du bien commun*, récit à deux voix de prospective du présent par Edith Heurgon et Alain Raymond en coopération avec France Volontaires. Toutes les tables des matières sont consultables sur notre **ancien site internet** (ccic-cerisy.asso.fr/publications.html) mais basculeront progressivement vers le **nouveau**. D'autres publications, actuellement sous presse, paraîtront bientôt.

La **saison 2019** a bénéficié, dans l'ensemble, d'un temps fort agréable sans toutefois être trop chaud. Elle a offert vingt rencontres d'une belle variété qui ont connu des audiences dans l'ensemble un peu plus faibles que celles des années précédentes : un total de mille cent personnes ont été accueillies sur une période de quatre mois et demi, ce qui a permis, grâce à une augmentation des aides apportées aux colloques, de ne pas mettre en péril l'équilibre économique toujours délicat de l'association. Toutefois le nombre des étudiants, doctorants, jeunes chercheurs a été significativement accru, avec notamment la venue de trois masters de l'antenne caennaise de Sciences Po Rennes ainsi que de lycéens (lycée Thère de Saint-Lô) et de collégiens (collège Anne Heurgon-Desjardins de Cerisy). Quant aux thématiques débattues, sans omettre ni les colloques sur des écrivains et intellectuels (Baudrillard, Dumas, Kluge, Mallarmé, Ricardou, Zaltzman), ni ceux qui portent sur les textes (la revue *Critique*, la Négation, l'Enquête), ni les rencontres normandes, la plus grande part a porté sur les défis démocratiques, écologiques, éthiques et sociaux du monde qui vient. Ces questions ont été abordées successivement à partir des vertus individuelles, des initiatives

citoyennes de collectifs dans les territoires, de l'engagement civilisationnel des entreprises, de la nécessaire rénovation de la pensée aménagiste, des apports des sciences humaines en recherche technologique et en agriculture. On se plaît à rêver que ces perspectives se rencontrent pour "penser avec ensemble", selon la formule de Paul Desjardins, afin que puissent s'élaborer des actions à la hauteur des enjeux de la planète...

Voici, tenant compte de l'avis de leurs responsables, un aperçu des vingt rencontres reçues à Cerisy du 13 mai au 29 septembre.

Dirigé par un collectif pluridisciplinaire de chercheurs à l'initiative de la Commission nationale du débat public, le colloque **La pensée indisciplinée de la démocratie écologique** a ouvert la saison. S'inscrivant dans un long processus d'émancipation, l'écologie est une chance pour la liberté et la démocratie quand celles-ci sont mises en cause par différentes tendances alimentées, d'un côté, par l'urgence climatique et sociale, et, d'un autre côté, par la montée des populismes et les tentations d'un retour à la décision autoritaire. Face à l'importance de ces enjeux, à l'actualité des "Gilets jaunes" et du "Grand débat national", l'avenir d'une démocratie écologique est la question qui a réuni près de soixante-dix participants, dont des lauréats du prix de thèse de la CNDP, du groupe *Démocratie et Participation* et une vingtaine d'étudiants de Sciences Po Rennes à Caen. Ces derniers ont organisé un moment citoyen dans les ateliers d'Art Plume (Saint-Lô), une "parenthèse utopique", ouverte aux habitants, pour confronter les colloquants à d'autres pratiques de concertation. L'alternance entre éclairages philosophiques, approches juridiques, travaux de recherche en sciences sociales et études de cas proposées par des acteurs engagés (sur Notre-Dame-des-Landes ou les gaz de houille au Canada), a montré toute la fertilité d'une pensée indisciplinée, croisant des regards impliqués de multiples manières dans une réelle confrontation entre la théorie et sa mise en œuvre dans des pratiques institutionnelles. Favorisée par un soleil printanier, l'ambiance détendue de cette rencontre, les moments conviviaux lors des repas, des parties de ping-pong ou des ballades dans le parc, résonnaient plus avec la perspective optimiste que catastrophiste des débats. La constitution démocratique de publics, l'ouverture des discussions, les expérimentations locales nécessaires pour transformer la démocratie ont été explorées en interrogeant les conflits et les ruptures qu'exigent, aujourd'hui, de nouvelles formes de vie plus respectueuses de l'écologie et de la justice environnementale. Les présentations de jeunes docteurs qui ont clos ces quatre journées ont confirmé l'importance de nouvelles perspectives de recherche que les actes du colloque prolongeront.

Entreprise, responsabilité et civilisation : un nouveau cycle est-il possible ?, tel était le stimulant défi adressé aux quatre-vingt participants de cette rencontre. Défi d'autant plus délicat à relever que l'entreprise est apparue, lors du colloque *À qui appartiennent les entreprises ?* tenu en 2013, comme un "point aveugle du savoir"¹, réduite par le droit et les sciences sociales à une unité de production et de confrontation entre capital et travail. Tout en inscrivant leurs réflexions dans la continuité de ce précédent colloque, les participants ont su, dans une atmosphère tout à la fois chaleureuse et studieuse, voire humoristique (avec le "pico-colloque" de colloquologie, improvisé par quelques-uns, qui ont distingué les colloques "à cloche" des colloques "à cocktail"...), prendre en compte cette problématique et formuler de nouvelles interrogations. Car ce n'est pas de capitalisme ou d'économie de marché dont il a été question, mais bien de l'entreprise. Un premier temps a permis de révéler son empreinte civilisationnelle. Si, avec Armand Hatchuel, l'on conçoit notre civilisation comme un "topos", tel un mille-feuille traversé par de multiples forces, l'entreprise apparaît comme une puissance d'agir singulière capable de mettre une série d'autres acteurs en situation de transformer eux-mêmes le monde, à commencer par l'État, les collectivités locales, mais aussi le droit. Son influence environnementale est telle qu'a été évoqué, non sans humour, le passage de l'Anthropocène à l'... "Entreprisocène". De cette puissance de transformation naît une interrogation

¹ *L'entreprise point aveugle du savoir*, éditions Sciences Humaines, 2014 (dir. B. Roger, B. Segrestin, S. Vernac).

quant à la manière dont doit être envisagée une mission, et dont l'entreprise peut donner à d'autres acteurs la capacité de poursuivre leur propre mission. Les échanges se sont alors noués autour des nouvelles figures de la responsabilité de l'entreprise, interrogeant les formes de protection des communs tout comme le rôle de l'État. Des tables rondes ont permis aux intervenants (syndicalistes, chefs d'entreprises et représentants de la finance) d'exposer les changements que peuvent ou doivent induire, dans leurs pratiques, ces responsabilités. De nouveaux concepts ont été débattus à l'instar de la "raison d'être" des sociétés, consacrée par la récente loi PACTE, qui conduit à objectiver des normes de gestion et à repenser le gouvernement de l'entreprise. La rencontre a ainsi confirmé qu'un nouveau cycle de recherche était possible pour faire ressortir, par une approche pluridisciplinaire, qu'une responsabilité civilisationnelle de l'entreprise pouvait conduire à une transformation des cadres de pensée.

Au début du mois de juin, s'est déroulée la première semaine accueillant deux colloques "parallèles".

L'un, réuni dans la bibliothèque du château où était installée une exposition d'œuvres de Reynold Arnould (peintre, conservateur des musées du Havre de 1952 à 1965), avait pour titre **Art, industrie et société au temps de la Reconstruction**, et entendait revenir sur une période historique trop souvent considérée, à cause de l'urgence à rebâtir qui la caractérise, comme dénuée de dimension esthétique. La série des travaux présentés n'a pas manqué d'infirmier cette courte vue sous plusieurs angles. En effet, outre l'examen de représentations picturales, photographiques et filmiques du travail et de la machine, il a été montré que le désir d'embellissement se manifestait par l'architecture et l'urbanisme fonctionnaliste aussi bien dans les lieux de travail que dans les usines, les hôpitaux et les établissements scolaires grâce au "1 % culturel" mis en place en 1951. Une démocratisation artistique qui passait non moins par l'ouverture des musées sur la ville et, réciproquement, une ouverture des entreprises sur le monde de l'art. Plusieurs excursions ont été organisées qui ont bénéficié de brèves accalmies du ciel normand : d'abord une visite de l'*Usine Utopik* (centre d'art contemporain de Tessy-Bocage) avec son directeur Xavier Gonzales et assortie d'une promenade sur les bords de la Vire où sont installées des sculptures réalisées par les artistes venus en résidence ; puis une journée a été accueillie à Saint-Lô (surnommée la "Capitale des Ruines" par Beckett) pour y découvrir, sous l'érudite houlette de Robert Blaizeau (directeur des musées), l'histoire de la reconstruction et les édifices emblématiques de la ville, dont l'hôpital et le théâtre qui ont été présentés par leurs responsables. Enfin c'est à l'université de Caen (première université d'après-guerre en France) que s'est tenue la dernière séance du colloque : après une table-ronde sur la patrimonialisation de l'urbanisme, de l'architecture et de l'art d'après-guerre, une visite du patrimoine artistique du campus fut aimablement conduite par Grégor Blot-Julienne, le directeur de la bibliothèque universitaire. Selon les organisateurs, le maître-mot de cette semaine fut celui de "partage", lequel a sans doute été favorisé par des échanges à propos des films de Jacques Tati, mais aussi par le concert de musique concrète offert par Hubert Michel où, les deux colloques ayant été réunis, le bruit des machines le disputait à celui du polystyrène.

L'autre colloque, situé dans la Laiterie, s'intitulait **Les sciences humaines et sociales en recherche technologique**, et a rassemblé plus de soixante-dix participants venant aussi bien des humanités que des sciences et techniques de l'ingénieur : agronomes, économistes, concepteurs, designers, historiens, philosophes, sociologues... L'enjeu premier était de confronter, sur des terrains privilégiés comme le soin ou l'agriculture, les modes d'intervention des sciences humaines engagées dans des processus de conception tout en ouvrant les cadres théoriques qui servent à penser le fait technique. Si la multiplicité des intervenants et des positionnements académiques a pu parfois entraver les possibilités de dialogue, "la machine à penser qu'est Cerisy", aux dires des organisateurs, s'est cependant mise en route en autorisant le dissensus et en incitant à creuser les points d'accord et de désaccord. Au fur et à mesure des discussions animées pendant les séances ou après (certaines se prolongeant parfois jusqu'au bout de la nuit), plusieurs "communs" se sont ainsi dessinés. Ce fut tout d'abord l'importance accordée à la notion de "milieu technique", renouvelée par les apports de

l'écologie théorique selon un élargissement du cadre initialement partagé de la thèse de "la technique anthropologiquement constituante". La reconnaissance, ensuite, de la spécificité des situations de conception en ce qu'elles rendent problématiques les dualismes du savoir et de l'action, de la connaissance et des normes. L'exigence, enfin, de modes de production démocratiques orientés vers le renforcement de la capacité d'agir des acteurs, qui n'échappent pas la question des échelles de temps et de soutenabilité des milieux produits. Les soirées, conçues autour de l'expérimentation de dispositifs, les ateliers comme celui consacré au véhicule autonome, les visites de sites (la fonderie de cloches de Villedieu-les-Poêles et la ferme expérimentale de la Blanche Maison) ont enrichi l'interdisciplinarité dialogique de différentes modalités technologiques. Le colloque a constitué un moment important pour les communautés engagées dans la recherche technologique (dont les trois universités de technologie de Belfort-Montbéliard, Compiègne, Troyes et l'école d'ingénierie UniLaSalle) : il a prolongé les travaux du groupement d'intérêt scientifique "unité des technologies et des sciences de l'homme" qui les réunit, mais il les a surtout ouverts à de nouveaux collectifs et conduits à renouveler plusieurs de leurs positionnements.

Ensuite, deux nouvelles rencontres, littéraires cette fois, ont partagé les lieux.

La première était consacrée aux **Univers pluriels d'Alexander Kluge**, auteur littéraire, cinéaste, philosophe, producteur de télévision et l'une des figures majeures de la vie culturelle allemande de la deuxième moitié du XX^e siècle. Grâce à la présence de l'auteur durant toute la semaine, les séances de la journée ont pu être accompagnées de plusieurs soirées d'entretiens entre Kluge et d'autres personnalités (Georges Didi-Hubermann, Jean-Yves Jouannais, Joseph Vogl, Éric Vuillard) et de projections de plusieurs de ses films. L'une de ces soirées s'est déroulée en commun avec les participants de l'autre colloque et a notamment donné lieu à un échange passionnant entre Philippe Roger et Alexander Kluge. Autre invité de marque, Jonathan Landgrebe (directeur des éditions Suhrkamp) s'était déplacé de Berlin pour une table ronde consacrée à l'édition et à la traduction de Kluge, l'un des grands auteurs de son catalogue. Dans l'ensemble, le colloque a revêtu un caractère international avec vingt-cinq contributeurs venus de six pays, ce qui a ouvert, entre allemands et français, des échanges particulièrement inspirés et productifs. Parmi les principaux thèmes abordés : Kluge en littérature, au cinéma et dans le domaine du droit; ses relations avec les arts et les artistes (Baselitz, Kiefer ou Richter); les liens entre histoire, politique et littérature dans son grand œuvre, *Chronique des sentiments*. Toutes les interventions ont aussi souligné l'importance des "passages" entre ces thématiques ainsi qu'entre les divers médias que l'auteur utilise, et contribué à définir un style "klugien" : une façon d'aborder les sujets sur une longue durée, dans leurs interactions complexes avec d'autres mais en partant toujours de détails significatifs. La démarche de Kluge a paru "engagée" au sens où elle vise, en posant des questions ancrées dans les expériences de chacun, à nous libérer de nos automatismes culturels et littéraires. Kluge, qui se sent profondément inspiré par la littérature et la culture françaises, a retrouvé avec bonheur, à Cerisy, les traces d'auteurs qu'il aime, comme Gide. Il a suscité autour de lui une ambiance fervente à laquelle, selon les organisateurs, "le charme du cadre, ainsi que l'accueil impeccable et le dévouement permanent de l'équipe de Cerisy ont contribué grandement".

L'autre rencontre, sur **La revue Critique : passions, passages**, a rassemblé des chercheurs venus de plusieurs pays (France, Italie, Japon, États-Unis) représentant différentes disciplines (philosophie, littérature, histoire, histoire de l'art, sociologie), des témoins de la deuxième époque de *Critique* (sous la direction de Jean Piel après la mort de Georges Bataille), ainsi que, avec le directeur actuel de la revue Philippe Roger, des membres du conseil de rédaction. *Critique* a ainsi pu être envisagée sous ses deux aspects, historique et actuel, comme constituant une sorte de "patrimoine vivant". Les interventions se sont réparties entre communications (dans la première session, consacrée à la première période de la revue, et dans une partie de la deuxième), entretiens, témoignages et tables rondes ("*Critique* vue de l'étranger" et, dans la session consacrée à *Critique* aujourd'hui, "Pourquoi des revues ?"). Elles ont évoqué l'histoire de *Critique*, sa fondation, son institutionnalisation, certains

de ses grands moments et de ses situations de crise, ainsi que les figures de ceux qui ont été des "compagnons de route" de la revue, selon le titre d'une des communications ("compagnons de route" plutôt que "porte-étendards"). Elles ont dégagé des continuités, parfois inaperçues, plus rarement des ruptures, mais qui n'ont jamais été des reniements. Outre la soirée commune fort réussie avec le colloque Kluge, une autre, vouée à une lecture de poésies autour de Michel Deguy (avec Martin Rueff et Sanda Voïca) a été accueillie à la Médiathèque de Saint-Lô. Enfin, une après-midi organisée à l'IMEC (où le fonds de la revue *Critique* se trouve) a permis de découvrir une exposition d'archives, puis de participer à une séance publique suivie d'un "Grand Soir" consacré à Alain Corbin et qui fit salle comble.

À la fin d'un mois de juin fort ensoleillé, le colloque intitulé **Humains, animaux, nature : quelle éthique des vertus pour le monde qui vient ?** a réuni une soixantaine de personnes (dont une vingtaine de doctorants) venues de différents horizons. L'éthique des vertus, dont la provenance antique a été rappelée, se caractérise par un certain intellectualisme dont il est important de dépasser le perfectionnisme naïf. Plusieurs intervenants ont mis l'accent sur les modalités de transformation de soi disposant les individus sinon à posséder durablement les vertus tant désirées, du moins à interagir de manière plus juste avec les autres, humains et non humains. Tout au long de cette semaine, et en particulier lors de la soirée consacrée à Dominique Bourg, s'est déployé un débat entre une approche catastrophiste rappelant l'extrême gravité de la situation et une démarche faisant confiance en la capacité d'organisation des individus et de la société civile, pour opérer une concrète transition alimentaire, agricole et énergétique. Bien que l'éthique des vertus ne préconise pas le repli intérieur, et qu'elle suppose d'articuler l'éthique et la politique, ce sont toutefois les approches particularistes et contextualisées de la morale (comme l'éthique du *care* et l'écoféminisme) qui semblent avoir eu la faveur du public. À cet égard, les échanges avec les élèves et enseignants du collège de Cerisy (qui avaient étudié les relations entre humains et animaux) ont été révélateurs de l'importance des composants affectifs du jugement moral. C'est aussi ce qui est ressorti des témoignages de plusieurs acteurs engagés dans la protection animale, et de chercheurs ayant conduit des enquêtes auprès de populations en situation de vulnérabilité. Le temps laissé aux échanges après les conférences, la convivialité lors des repas (très végétalisés pour l'occasion), le calme et la beauté des lieux ont permis aux intervenants comme aux auditeurs de faire une expérience unique. L'avant-dernière journée, pendant laquelle la parole a été donnée aux représentants de différentes religions (bouddhiste, catholique, juive, musulmane, protestante) a été l'occasion de saisir pourquoi le fait de s'appuyer, de manière non dogmatique, sur des textes religieux est aussi une voie pour penser nos rapports à la nature et aux autres vivants. Si ce colloque a permis de confronter la philosophie à d'autres disciplines et de faire se rencontrer des personnes appartenant à des univers différents, tous les participants ont reconnu la nécessité d'avoir, face à la situation présente, une réflexion critique pour résister à la destruction du monde commun, et accompagner les signes avant-coureurs de changements salutaires.

Sous un soleil constant, le début du mois de juillet s'est trouvé accueillir deux nouveaux colloques.

Partagé entre la bibliothèque (pour les communications) et le grenier (pour les soirées), le groupe réuni autour des **Spectres de Mallarmé** comprenait une vingtaine de spécialistes internationaux qui, devant un public nombreux composé d'amateurs éclairés (dont certains étudiants français et étrangers), ont exposé des connaissances nouvelles de l'œuvre. Même si des désistements de dernière minute ont quelque peu déséquilibré le programme et modifié la perspective de travail (avec la réduction de la part donnée au regard des poètes contemporains, ainsi qu'au commentaire des *Poésies*), la semaine n'en fut pas moins perçue comme des plus fructueuses par le renouvellement des points de vue qu'elle a su dégager. Loin de tout exclusivisme littéraire, le colloque a fait dialoguer l'œuvre avec l'histoire de la philosophie et l'histoire de l'art. En réponse à une conception finalement aussi essentialiste que relativiste d'un texte rendu contemporain de toutes ses réappropriations successives au cours du XX^e siècle (plusieurs soirées ont été consacrées à des projections de films

principalement inspirés du *Coup de dés...*), il a paru nécessaire de réinscrire l'œuvre de Mallarmé en son temps, de faire la généalogie de ses différents usages décontextualisés sans retenir pour autant une lecture "actualisante". Contre la *doxa* de la "mort de l'Auteur" envisagée comme "suicide" (dont Mallarmé aurait été le héros/héraut), les échanges ont fait resurgir la question du "sujet" décrit en-dehors de toute référence psycho-psychanalytique et à partir de considérations sociologiques, rhétoriques, linguistiques ayant questionné dans cette œuvre la part de jeu, de stratégie, de mystification, voire d'histrionisme. Sur ce plan, la belle soirée dédiée à la lecture des fameux *Loisirs de la Poste* par la *Compagnie PMVV le grain de sable* fut des plus heureuses. Tout en esquissant de nouveaux objets pour l'avenir ("Fictionnalisations de Mallarmé", "Mallarmé traducteur et traduit", "Mallarmé et le féminin", "Territoires de Mallarmé"), ce colloque a pris acte d'un changement de paradigme au sein des études mallarméennes : après une ère d'"autorité" longtemps dominante, elles sont entrées dans l'ère de l'"archive" et du "soupçon"...

Au même moment se déroulait, dans la salle de la Laiterie, la rencontre **Portraits de pays** qui s'inscrivait dans la lignée de colloques de Cerisy antérieurs (dont *La France en livres illustrés* en 2016²), et concentrait plusieurs problématiques à la fois en mobilisant des savoirs en cinéma, communication, esthétique, géographie, histoire, littérature, musique, photographie, politique, voire mésologie (selon Augustin Berque). Peut-être cette polyvalence a-t-elle manqué d'attirer une audience dont, en dépit des efforts de diffusion, le caractère restreint a nourri quelques regrets. L'enjeu général était de circonscrire la signification historique et poétique d'un genre éditorial qui s'est déployé sur divers médias (textuels, visuels, sonores) en parallèle avec l'essor de la modernité industrielle. Ce colloque aura permis de faire converger des disciplines en direction de l'objet qu'il s'agissait de façonner conceptuellement et, inversement, de renvoyer vers elles les problématiques issues des travaux communs, invitant par exemple, dans la dialectique entre le lien et le lieu, ou dans celle entre le fictif et le factuel, à restituer toute sa légitimité à la poésie. Les conférences et les soirées se sont bien articulées, avec des échos intenses des unes aux autres, notamment après l'intervention de Raymond Depardon venu présenter son film *Les Habitants* (2016), un titre qui était au cœur du sujet et de l'actualité nationale récente. L'exposition de Benjamin Le Brun (Prix Cerisy 2018), aussi, a produit des résonances lors des débats, de même que l'intervention de l'écrivain Thomas Clerc dont le parti-pris de subjectivité a remis au premier plan la figure de l'auteur, tandis que la présentation de l'ouvrage de Bruno Goose sur Waterloo a étayé des travaux plus conceptuels, dont quelques productions étaient exposées lors de la présentation de la jeune revue *Gradalis*. Les participants, en particulier ceux qui pour la première fois faisaient l'expérience de Cerisy, ont vivement apprécié, selon les organisateurs, "ce mélange de concentration et de décontraction que peu d'espaces intellectuels et artistiques permettent, et qui fait l'exceptionnelle saveur des liens noués autour de ce lieu".

L'enjeu de ce troisième colloque de Cerisy sur les communs (après *Vers une république des biens communs* en 2016³ et *L'alternative du commun* en 2017⁴) était de les aborder par le prisme des **Territoires solidaires en commun** avec, pour objectif, de situer les témoignages de leurs acteurs à l'horizon théorique du translocalisme. Au fil d'une semaine intense, les dix tables rondes sur l'habitat, l'énergie, la grande entreprise ou la culture sont parvenues à croiser les regards de différents savoirs (expérientiels ou théoriques). Ensemble, il a été possible de dessiner peu à peu des "patterns" communs à partir des questions posées à ces collectifs de territoire, notamment sur les solidarités qu'ils tissent autour de l'accès aux ressources et à leur usage à différentes échelles, du local au global. Les neuf débats publics et les quatre conférences plénières sur la démocratie, l'inter-coopératif, le numérique et l'écologie ont alors permis de déployer, d'interroger et d'approfondir l'idée d'un universalisme théorique et pratique dont les axes sont l'espace, le temps, l'ontologie

² *La France en albums*, Hermann, 2017 (dir. P. Antoine, D. Méaux, J.-P. Montier).

³ *Vers une république des biens communs*, Les Liens qui Libèrent, 2018 (dir. N. Alix, J.-L. Bancel, B. Coriat, F. Sultan).

⁴ *L'alternative du commun*, Hermann, 2019 (dir. C. Laval, P. Sauvêtre, F. Taylan).

relationnelle des communs de territoire avec leurs valeurs et la diversité des savoirs qu'ils élaborent. Lors des nombreux temps aménagés pour les discussions et les échanges, de multiples controverses ont résonné dans le château, la Laiterie ou la cour derrière l'étable, mais aussi sur les chemins du marais du Cotentin et du Bessin, lors des visites des entreprises solidaires Ecoreso et Enerterre. La convivialité et le rire ont été présents tout au long du colloque, et en particulier lorsque le collectif de la ferme partagée de Quibou l'a rejoint de manière impromptue en apportant, le soir du 14 juillet, une délicieuse teurgoule. Ou encore lors de la soirée de lecture de poèmes, au grenier, avec des postiers normands ayant déclamé les "mots-liens" de la campagne cerisyenne dans le cadre du Projet Poétique Planétaire de Jacques Jouet (présent pour l'occasion), laquelle s'est clôturée sous les paroles d'un chant écrit, durant la semaine, par quelques-uns : "La Translocale".

Bénéficiant d'un soleil normand à la persistance peu habituelle, deux autres rencontres ont ensuite pris place.

D'un côté, **La négation à l'œuvre dans les textes** a réuni dans la Laiterie plus d'une vingtaine de chercheurs en stylistique française, sémiotique et linguistique ainsi qu'une bonne dizaine d'auditeurs (avec des étudiants et une doctorante venue spécialement de Tunisie). Un vaste champ littéraire, tous genres et siècles confondus, a été interrogé à l'aune des opérations négatives qui le traversent. Le colloque a mis au jour divers usages et figures de la négation en montrant leur puissance critique et créatrice dans les textes. Dans ce cadre, le plasticien franco-viennois Hervé Massard a installé dans l'Étable une série de photographies, intitulée "La mer à bord", et partagé, lors du vernissage de l'exposition, son expérience de navigateur-artiste aux prises avec les apories de la représentation de la mer. Ensuite, c'était au tour de l'écrivaine contemporaine Michèle Audin de lire quelques extraits de *Une vie brève* et *Oublier Clémence* pour témoigner de ses expériences de mise en récit et de son usage de la négation. Si le colloque a fait l'unanimité pour l'originalité de sa question, la qualité de ses interventions, et, à en croire les organisateurs, "les multiples attentions prodiguées par les hôtes du lieu", il s'est encore distingué par l'atmosphère conviviale et festive qui a régné d'un bout à l'autre de la semaine. Durant la journée du jeudi, l'ensemble du groupe a pris la mer pour une expédition aux îles Chausey, laquelle a permis de découvrir les superbes reliefs de l'archipel et de prendre d'agréables bains. Plus clandestines mais tout aussi chaleureuses, des soirées s'improvisèrent dans les caves du château, rythmées par des tournois de ping-pong, des danses frénétiques sous des airs de rock ou de disco et des discussions à bâtons rompus. Et c'est sous un ciel étoilé d'une beauté splendide, "infusé d'astres et lactescent" (Rimbaud), que chacun regagnait sa chambre.

D'un autre côté, une quarantaine de participants se sont rassemblés autour du thème **Raconter l'enquête : une forme pour les récits du XXI^e siècle** afin d'analyser l'omniprésence de l'enquête dans les récits contemporains et d'en comprendre les enjeux. En effet la forme de l'enquête permet de raconter n'importe quelle histoire en la dynamisant, en suscitant l'intérêt ou l'adhésion du lecteur et, de ce fait, les conférences furent diverses : de la littérature française de l'extrême contemporain au compte-rendu anthropologique, de l'enquête historique à celle des psychanalystes, de la bande dessinée aux photographies, du témoignage aux séries télévisées. Cette perspective pluridisciplinaire a permis de dresser une cartographie des récits d'enquête contemporains et de reconnaître combien ils mettent en avant l'incertain et l'absence, très loin des représentations positivistes de l'enquête policière. La conférence de Pierre Bayard, venu nous présenter la "critique policière" avec beaucoup d'humour, a clôturé cette semaine de réflexion avec des éclats de rire. Les soirées communes avec le colloque parallèle ont favorisé des rencontres imprévues, sur la piste de danse ou autour de la table de ping-pong, ou encore lors d'une soirée de lecture de textes. Enfin l'enquête a également été envisagée à travers l'écriture collective d'un récit, resté inachevé, et une leçon d'écriture ludique donnée sous forme de sketch par Stéphanie Benson et Michèle Audin, les deux écrivaines présentes durant toute cette exaltante semaine.

Le mois d'août fut amorcé par le colloque **Écrire pour inventer (à partir des travaux de Jean Ricardou)** qui avait pour objectif, peu après sa disparition en 2016, de tirer les leçons des différentes facettes de l'écriture et de la pensée de Jean Ricardou, ce qui n'allait pas sans exiger une diversité d'interventions. Dans une atmosphère d'intenses échanges intellectuels et d'écoute attentive, la cinquantaine de participants se sont appliqués à l'étude de trois grands axes du travail accompli par l'écrivain, à savoir le Nouveau Roman, les ateliers d'écriture et la textique (théorie unifiante de l'écrit et de l'écriture). Avec le premier, il s'est agi d'observer des aspects inédits de sa production fictionnelle, à travers notamment les structures de ses romans, les problèmes posés par leur traduction, leur impact sur d'autres écrits. Avec le deuxième, il a été question des protocoles mis au point pour pratiquer l'écriture dans un cadre pluriel. Avec le troisième, sont apparus quelques-uns des enjeux majeurs de l'édifice théorique qu'a élaboré Ricardou pendant une trentaine d'années. Mais le colloque a mis aussi en lumière l'intérêt dont il a fait preuve envers les "arts plastiques" et l'urbanisme, soulignant ses contributions dans ces domaines, notamment lorsqu'il s'est penché sur le *Paradigme* d'Albert Ayme, ou quand il a proposé un ensemble raisonné d'aménagements pour le quartier de la Défense. Une exposition, conçue à partir des archives déposées à l'IMEC grâce au concours de Claire Paulhan et qui regroupait aussi divers manuscrits et une série de lettres, a été présentée dans la bibliothèque du château (qui assurait donc une fonction inédite) et se poursuivait dans l'entrée de la Laiterie où se sont tenues les séances et qui accueille désormais la Bibliothèque de Jean Ricardou. La musique n'a pas été absente des réflexions, avec un double exposé de Claudy Malherbe ayant montré comment une composition peut entrer en résonance avec les agencements d'une fiction et les rouages d'une théorie qui en rend compte. Comme l'annonçait le titre du colloque, l'implication de l'inventivité par la pratique même a été mise en jeu : avec deux plasticiens (Quentin Lazzareschi et Joana Teule), un bâtiment désaffecté s'est vu attribué une fonction nouvelle, en devenant le réceptacle d'un courrier virtuel que lui destineraient les participants au colloque; puis deux ateliers d'écriture se sont succédé, donnant lieu à des productions poétiques et à une réflexion commune sur leurs structures. En somme, à l'issue de cette rencontre, s'est trouvé réaffirmé un principe majeur de Jean Ricardou selon lequel l'intellect ne saurait s'approfondir indépendamment de l'exercice de l'écriture.

Ayant rassemblé une cinquantaine de participants, dont vingt conférenciers, la rencontre qui a suivi s'intitulait **Jean Baudrillard, l'intelligence du temps qui vient**. Il s'est agi, plus de dix ans après sa disparition, de faire le point sur l'état d'une pensée à la fois radicale, paradoxale et "prédictive", ainsi que sur l'influence considérable qu'elle continue d'exercer tant en France qu'à l'étranger. Baudrillard fait partie de ces auteurs singuliers, inclassables, comme l'avaient été en leur temps Bataille ou Artaud. En ouverture, Edgar Morin a souhaité, par le biais d'une vidéo, évoquer leur amitié et la grande estime qu'il portait à sa démarche "originale", pourtant très éloignée de la sienne. Après s'être demandé si notre monde était devenu baudrillardien, des intervenants se sont attachés à situer Baudrillard dans la galaxie des théories "critiques" de la fin du siècle passé, et notamment du structuralisme, de l'école de Francfort ou de la sémiologie barthésienne. Ensuite fut abordé un thème souvent mal compris mais central, celui de la disparition du réel (et non de la réalité), sur lequel de jeunes universitaires, spécialistes des médias, ont jeté leur lumière. Une attention toute particulière a été accordée à la critique baudrillardienne de l'art contemporain, qu'il s'agisse de l'architecture ("effet-Beaubourg") ou des arts plastiques (le "complot de l'art"). Là aussi, il fallait lever nombre d'ambiguïtés et replacer le propos dans son contexte. Puis ce fut, avec l'Amérique, l'occasion d'aborder la place tardive, mais essentielle, de la photographie dans l'œuvre de Baudrillard. Et enfin, en clôture du colloque, a été mis en avant un Baudrillard "philosophe et métaphysicien" suivi du film *Mots de passe* de Leslie F. Grunberg (où Baudrillard intervient de mot en mot) à partir duquel une synthèse fut esquissée. Les soirées ont été l'occasion de projeter des films, souvent associés à des interventions, mais aussi de recueillir le puissant témoignage d'un participant familier de Cerisy : Philippe Aubert, jeune sociologue "invalide moteur cérébral athétosique" et co-auteur, avec Sophie Jacolin, d'un livre très fort : *La rage d'exister* (éditions Ateliers Henry Dougier).

À la mi-août, deux nouvelles rencontres se sont partagées les lieux.

Le colloque **Psychanalyse et culture : l'œuvre de Nathalie Zaltzman** convoquait une grande figure de la psychanalyse, et proposait d'interroger tout à la fois la place actuelle de la psychanalyse dans la culture et celle de la culture dans la psychanalyse. De ce point de vue, il se situait dans une certaine continuité avec la rencontre *L'écriture du psychanalyste* (2016)⁵ et celle consacrée à Laurence Kahn (2018)⁶. Il s'agissait de promouvoir la spécificité de l'aire francophone de la psychanalyse, qui tient précisément à considérer le langage et l'écriture comme vecteurs de la culture. La présence d'une écrivaine, Geneviève Brisac, est venue souligner cet aspect, de même que la diversité des styles des intervenants : principalement des psychanalystes, mais aussi des psychologues et des philosophes. Chacun est venu témoigner de son rapport personnel à une œuvre psychanalytique ayant pour caractéristique l'articulation du travail de la cure et du travail de la culture. Nathalie Zaltzman donne à penser d'une manière inédite le nouage de l'individuel et du collectif : ce qui se joue dans une cure individuelle implique l'ensemble humain, l'action transformatrice de la cure pour le patient engage une transformation possible non seulement au niveau de ses partenaires de vie, proches ou lointains, mais aussi au niveau du vivre ensemble. Elle offre une manière de penser et de soigner, dans la psyché individuelle, l'auto-destructivité et la destructivité travaillant indissociablement aux plans individuel et collectif. Après la Shoah et toutes les catastrophes humaines du XX^e siècle, Nathalie Zaltzman est apparue, tout au long des discussions, comme une psychanalyste et une théoricienne permettant de prendre la mesure des conditions de possibilité de l'humain en l'homme. Les échanges ont été intenses dans une dynamique reposant, dans l'esprit de Cerisy, sur l'implication personnelle et le plaisir de la spontanéité. À l'occasion du bilan, intervenants et participants ont souligné, souvent avec émotion, à quel point cette semaine les avait profondément marqués, et mis en travail de pensée.

Simultanément, le colloque **Dumas amoureux** a été une grande aventure intellectuelle et humaine. Sur le plan scientifique, ont été explorées les différentes formes que revêt Éros chez Dumas : l'érotisme à proprement parler (y compris sous les visages inquiétants du voyeurisme, du viol ou du magnétisme), le sentiment amoureux et ses nuances (de l'amour fou au jeu libertin, en passant par la camaraderie conjugale) mais aussi, plus largement, les expressions de l'amour paternel et filial, de l'amitié, de la curiosité passionnée pour l'Autre, de l'admiration pour la peinture ou la musique. Étudié à travers de multiples figures, biographiques ou fictionnelles, et selon des approches variant les angles de vue comme les positions méthodologiques, l'éros dumasien a par ailleurs été mis en valeur dans ses déterminations génériques (sa représentation différant entre la correspondance, les Mémoires, le récit de voyage, le récit fantastique, les écrits journalistiques, le théâtre ou encore les romans), mais aussi dans ses déterminations historiques (est apparue l'importance de figurations amoureuses qui rendent sensibles les crises de l'Histoire et le sens politique de celle-ci), géographiques et anthropologiques. Ont enfin été envisagées les reconfigurations d'Éros dans plusieurs réécritures et adaptations de l'œuvre dumasienne, dont la valeur mythographique et transmédiatique a été soulignée. Sur le plan convivial, une chaleureuse atmosphère a présidé aux échanges, stimulants et alimentés par plusieurs moments forts qui ont également associé les participants du colloque parallèle : une conférence sur "l'enthousiasme romantique" présentée par Samantha Caretti (doctorante à l'université de Caen); une mise en voix d'extraits de Dumas roulant sur l'amour, par les comédiens de la *Compagnie PMVV le grain de Sable*; une soirée de mise en scène improvisée d'extraits empruntés aux pièces de Dumas, et joués par des participants aux deux colloques mais aussi par des membres de l'équipe du château; enfin, une projection de *La Reine Margot* de Patrice Chéreau, célèbre adaptation du roman de Dumas.

⁵ *L'écriture du psychanalyste*, Hermann, 2018 (dir. J.-F. Chiantaretto, C. Matha, F. Neau).

⁶ À paraître aux éditions Les Belles Lettres.

En 2016, lors d'un colloque de Cerisy consacré aux *Sciences de la vie, sciences de l'information*, le hasard avait été largement évoqué par les biologistes. D'où l'idée d'y consacrer une semaine de réflexion sous le titre **Le hasard, le calcul et la vie**. Par un temps magnifique ayant permis de nombreuses flâneries dans le jardin (où la biodiversité se manifestait avec une profusion d'espèces de tomates et de dahlias), le génome (et ses multiples expressions) fut un des thèmes privilégiés de cette rencontre qui débuta avec les différentes sortes de hasard vues par des mathématiciens. Le premier hasard, qui n'est pas antinomique du déterminisme mais résulte de la sensibilité d'un système déterministe aux perturbations, engendre le chaos après un certain temps puisqu'il est impossible de prévoir la trajectoire du système. Connue sous le nom d'"effet papillon", ce hasard fut très bien illustré par la projection de films d'Etienne Ghys. Ce thème revint avec une magnifique présentation sur le climat d'Hervé Le Treut (membre du GIEC) et une discussion savante sur les mesures en physique et l'approche du continu. Le deuxième hasard est le hasard quantique, qui offrit des moments passionnants et le retour aux probabilités des mathématiciens, ainsi que de vertigineuses perspectives en cosmologie. Le troisième hasard, réfractaire aux probabilités même s'il connaît les statistiques, est celui des sciences de la vie, dont il faudrait parler au pluriel car il y a, d'un côté, le hasard des mutations et les multiples variantes du génome au sein d'un même groupe d'organismes, et, d'un autre côté, le hasard de la reproduction et la complexité introduite par l'épigénétique dans l'expression du génome. Les questions posées lors de discussions animées contribuèrent à montrer que le hasard n'est pas seulement un concept mathématique, ou biologique, mais qu'il touche aussi à l'expérience et à la philosophie de la vie, lesquelles furent impliquées dans certaines conférences et soirées consacrées à la poésie, à la grâce, à l'origine de la vie, aux hasards de l'évolution et, enfin, aux noms du hasard et à sa perception dans l'antiquité.

Le colloque **La pensée aménagiste en France : rénovation complète ?** a entièrement tourné autour de cette interrogation qui en a suscité plusieurs autres : Y-a-t-il rénovation en cours ? Possibilité de rénovation ? Impossibilité, tellement la promesse aménagiste apparaît désormais vaine et l'exigence rénovatrice fondamentale ? Quelle rénovation, pour qui et par qui ? Les soixante-dix participants, contributeurs et auditeurs à parts égales, ont vécu une succession de dépassements et de transferts de problématiques, au point de douter parfois qu'ait jamais existé, dans toute sa cohérence, une "pensée aménagiste". Seul point de certitude : ce n'est pas d'un retour en arrière dont il peut s'agir et, malgré toute l'admiration qu'on peut encore avoir pour les grandes heures de la Datar, personne n'y voit plus aujourd'hui un modèle. Une "digestion" s'impose, dont les actes rendront compte. La question des réseaux et de la contribution des opérateurs à la pensée aménagiste y sera présente mais ne sera pas la seule. La politique publique de l'aménagement du territoire se cherche, mais les entreprises de services d'intérêt public et les gestionnaires des grands réseaux qui les proposent n'ont guère davantage de certitudes, sinon celle qu'il leur faut, eux aussi, changer beaucoup de fondamentaux. Comme il se doit, la diversité des points de vue et des convictions, ainsi qu'une journée dans le nord Cotentin (avec visite de l'usine de traitement des déchets radioactifs Orano et du chantier de l'EPR de Flamanville), ont moins permis de faire surgir des réponses que de mieux poser les questions. À l'impatience des jeunes participants, dont une équipe du master "Stratégies innovantes des territoires urbains : anticiper les transitions" de Sciences Po Rennes à Caen, nombreux et porteurs de remises en cause jugées par eux radicales, se sont parfois opposé des analyses plus attentives au "chemin faisant". Un autre chemin, sous le double signe de l'urgence et du temps long. Une pensée de l'urgence du temps long en somme, ce qui en soi est peut-être une belle exigence.

À l'heure où se reconfigurent les relations entre sciences et sociétés, entre homme, technique et nature, le colloque **Sciences, techniques et agricoles** visait, d'une part, à faire le point sur le chemin parcouru dans le domaine agricole et, d'autre part, à construire de nouveaux espaces de pensée pour la recherche agronomique. Au travers des interventions et des visites de terrain, trois grandes thématiques ont structuré les réflexions et les débats des soixante-quinze participants : les nouveaux régimes de production des connaissances et des technologies, les modes de gouvernance

des sciences et des techniques à l'aune des grands défis sociétaux, et les nouvelles formes d'organisation de la recherche et de l'innovation dans un monde globalisé. Une attention particulière a été portée à la transformation des métiers de la recherche agronomique, aux relations qu'entretiennent les chercheurs et les instituts de recherche avec les mondes agricoles et la société dans son ensemble, ou encore à la place et à la nature des fronts d'innovation technologiques contemporains. Par exemple, quelles formes de contrôle démocratique des nouvelles technologies ? Quelles responsabilités des organismes de recherche au cœur du renouvellement des relations entre sciences et sociétés ? Comment conduire une recherche en société, avec qui et à quelles fins ? Si la nécessité d'impulser des changements profonds dans les modèles de production s'impose, ces changements peuvent-ils procéder de transitions progressives et incrémentales, ou doivent-ils faire appel à de véritables révolutions scientifiques et technologiques ? La nécessaire prise en compte de la diversité des contextes est partout affirmée, mais l'articulation entre la généralité des connaissances scientifiques et la singularité des connaissances attendues reste un défi majeur. De même, la reconnaissance du pluralisme des modes de production agricole comme des régimes de connaissances mobilisés constitue un enjeu de taille pour l'organisation et la programmation des instituts de recherche. Les concepts et slogans censés incarner ou convoquer le rapprochement entre les sciences, les technologies et les enjeux sociétaux se multiplient, mais sont-ils vraiment porteurs d'un renouvellement ? Une journée et demie a été consacrée à des visites d'exploitations agricoles, puis du Lycée agricole de Saint-Lô-Thère suivie d'une séance publique. Elles ont permis de saisir l'actualité des transitions sociotechniques dans les campagnes normandes, et de mesurer le fossé qui sépare le monde de la recherche des mondes professionnels.

Pour clôturer la saison, la rencontre **Maîtriser le temps et façonner l'histoire. Les historiens normands aux époques médiévale et moderne** s'est intéressée à la manière dont les textes historiques et les récits fondateurs ont contribué à créer et à nourrir l'image ainsi que l'identité d'une région, d'une principauté et d'une nation. L'objectif était de réinterroger les sources écrites anciennes afin de mieux comprendre le travail des historiens. Deux principaux axes ont retenu l'attention : d'une part, le souci des historiens de situer leur récit dans un temps réel ou, à défaut, réaliste et donc crédible; d'autre part, leur manière de rédiger et d'écrire ou de réécrire l'histoire. Près d'une cinquantaine de personnes, dont une vingtaine d'intervenants internationaux (français, anglo-saxons et italiens), ainsi que des auditeurs fidèles aux colloques du cycle "Normandie médiévale", se sont ainsi réunis pendant quatre jours. Ils ont présenté les résultats de leurs travaux et échangé avec d'autres chercheurs sur des centres d'intérêt communs. Du point de vue spatial, les intervenants se sont intéressés principalement aux historiens ayant écrit sur la Normandie, mais aussi sur les territoires conquis par les Normands : Italie méridionale, Angleterre et Afrique. Du point de vue temporel, si le Moyen Âge a suscité le plus grand intérêt, avec un accent porté sur la période ducale (911-1204) et le bas Moyen Âge (de 1300 à 1500), en revanche seules deux communications ont traité de la période moderne. À souligner la demi-journée passée à Avranches, où après une visite du Scriptorial et de l'exposition "Façonner l'histoire de la Normandie", une séance publique, accueillie par David Nicolas (maire d'Avranches), s'est tenue à l'Hôtel de Ville.

Laissez-nous ajouter que, pour avoir une idée plus complète de nos activités, il est possible de s'inscrire à notre *Newsletter* (cerisy-colloques.fr/lettre-dinformation-de-cerisy/). Outre les nouvelles du CCIC, dont les publications récentes, elle indique les conférences mises en ligne sur la **Forge numérique** de Caen (unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/taxonomy/term/655) et le site de **France Culture** (franceculture.fr/conferences/maison-de-la-recherche-en-sciences-humaines).

Pour 2019, vous pouvez écouter les 31 conférenciers que voici selon l'ordre chronologique des colloques : Serge Audier (*Démocratie écologique*), Andrew Feenberg (*Recherche technologique*), François Ewald (*Entreprise*), Yves Hersant (*Revue Critique*), Daniel Delahaye, Stéphanie Dupont, Christine Manessier, Nicolas Pierrot, Isabelle Roberge (*Art, industrie et société*), Jean-Pierre Morel (*Alexander Kluge*), Michel Maxime Egger et Layla Raïd (*Humains, animaux, nature*), David Martens

(*Portraits de pays*), Lionel Maurel (*Territoires solidaires*), Quentin Meillassoux (*Mallarmé*), Pierre-Frédéric Charpentier (*Enquête*), Emily Lombardero (*Négation*), Daniel Bilous (*Écrire pour inventer*), François L'Yvonnet (*Baudrillard*), Anne-Marie Callet-Bianco (*Dumas*), Jean-Michel Hirt (*Psychanalyse et culture*), Jonathan Weitzman (*Le hasard, le calcul et la vie*), Stéphane Cordobes, Xavier Desjardins & Martin Vanier (*La pensée aménagiste en France*), Pierre Cornu & Marion Guillou (*Agricultures*), Isabelle Guyot-Bachy, Christophe Maneuvrier & Françoise Vielliard (*Maîtriser le temps et façonner l'histoire*).

En outre, veuillez noter que les entretiens réalisés à Cerisy, en 2019, par Sylvain Allemand (secrétaire général de l'AAPC) sont consultables sur le site **Média Paris Saclay** (media-paris-saclay.fr). Y sont interrogés Kevin Levillain, Blanche Segrestin et Stéphane Vernac (pour *l'Entreprise*), Pascal Ory (pour *Raconter l'enquête*), ainsi que Marie Dégremont (pour *La pensée aménagiste en France*).

Cette belle saison terminée, Cerisy s'attèle comme chaque année à de nouveaux défis. Cette fois-ci, ce n'est pas le moindre puisqu'il s'agit à la fois du renouvellement et du renforcement de son équipe. Après une quarantaine d'années de présence dévouée et de tous les instants à nos côtés, Philippe Kister, notre directeur-adjoint, nous a annoncé son souhait de bénéficier d'un repos bien mérité à la fin de la prochaine saison. L'année qui vient sera donc celle du redéploiement de ses responsabilités et missions au sein d'une équipe élargie. Au moment où vous lisez cette lettre, nous envisageons avec confiance une nouvelle collaboration avec un candidat aux fonctions de régisseur (responsable de site que nous venons de présenter à l'équipe et qui devrait nous rejoindre dès le mois de juin 2020). Stagiaire lors de la saison 2018, Léa Lucas a, quant à elle, réalisé une étude sur l'ancrage territorial de Cerisy dont elle a présenté les résultats à notre Commission de coordination régionale au mois de mai dernier. Elle se joint désormais à notre aventure en tant que chargée de projets culturels avec l'espoir partagé d'un nouvel ancrage durable.

Souhaitant que la vivacité intellectuelle et artistique dont témoigne, en sa variété renouvelée, ce compte-rendu de la saison 2019, et que les thèmes retenus pour **2020** (que vous trouverez en pièce jointe), vous donnent envie de nous retrouver bientôt en Normandie, nous vous remercions de votre soutien et vous adressons, avec toute l'équipe du Centre, nos meilleurs vœux pour la prochaine année.



Edith Heurgon



Dominique Peyrou

Co-directeurs du CCIC

PS : Vous trouverez également, sous ce pli, le reçu à usage fiscal de vos don et cotisation à l'Association pour **2019** (sauf pour celles et ceux qui, sur demande, l'ont déjà reçu).